

Note d'intention

Avec quelques dessins sous le bras, Chelsea, une jeune peintre, arrive dans un hôtel réputé pour offrir un logement en échange d'oeuvres. Dans ce microcosme culturel et entourée de personnalités singulières, Chelsea essaye de trouver sa place et tente de s'accomplir artistiquement pour espérer en vivre. Mais l'hôtel doit fermer définitivement.

Cet hôtel, dans lequel va s'inscrire l'histoire de notre personnage nous a été fortement inspiré par le fonctionnement du Chelsea Hotel. Construit en 1883, il devient dans les années 50/60 un refuge pour artistes en déroute. Souvent logés à titre gracieux ; ces derniers y trouvaient un endroit en marge de la société dans lequel ils pouvaient développer leur art, sous le regard protecteur du gérant, Stanley Bard.

Patti Smith et Robert Mapplethorpe, Allen Ginsberg, Janis Joplin, Jack Kerouac, Léonard Cohen, Andy Warhol... sont autant de figures venues habiter l'hôtel, devenu un lieu mythique de la contre-culture artistique américaine de la seconde moitié du XX^e siècle. Aujourd'hui, le monde du Chelsea est en passe de disparaître. Racheté par des investisseurs, Stanley Bard démis de ses fonctions, l'endroit va devenir un boutique-hôtel, un établissement de charme pour hommes fortunés.

Ce constat, que nous prenions comme le marqueur de la fin d'une époque, nous a donné l'impulsion pour recréer un monde semblable à ce microcosme.

Cependant, il est important de noter que *Chelsea* n'est pas une reconstitution de ce lieu. Par ce récit fictionnel, ce sont les valeurs qui s'y propageaient au début des années 70 que nous souhaitons aborder. A travers les témoignages de Patti Smith (*Just Kids*, 2013), Jean-Claude Carrière (*Les années d'utopie*, 2003), Nicolaia Rips (*Garder la tête hors de l'eau*, 2017) ou encore de la photographe Linda Troeller, des valeurs récurrentes apparaissent. Des idées de solidarité, de partage, de collectif, de rencontres, de bouillonnement artistique, d'humanisme, d'utopie... L'idée d'un monde où les individualités se croisent, s'aiment mais aussi se détestent et s'entretuent. Un monde où les sentiments se trouvent exacerbés. Un monde d'expériences, au coeur de la vie même, dans ce qu'elle a de plus beau mais aussi de plus extrême. Le Chelsea était un univers total, et c'est dans ce genre de lieu que notre héroïne va devoir trouver sa place pour espérer vivre de son art.

Cette notion d'hétérogénéité sera abordée par la multiplication des mondes, intrinsèque au concept même de l'hôtel ; ces personnalités étant multiples et très diverses, chaque passage de porte se verra donner sur un univers nouveau, un nouvel espace ainsi qu'un nouveau temps. Un morceau de vie qui nous sera donné à entendre lors des rencontres de Chelsea avec les autres pensionnaires. Ce lieu de croisement des solitudes nous permettra alors d'interroger la notion d'individu, de groupe, et d'intégration.

Ce lieu est une utopie et Chelsea l'incarne. Elle arrive dans cet hôtel, avec l'espoir de s'y faire accepter et de s'accomplir artistiquement, pour espérer en vivre.

Jean-Claude Carrière, dans son livre *Les années d'utopie*, en parle ainsi :

"L'ignorer (l'utopie), la mépriser, c'est écraser quelque chose en nous. C'est refuser d'admettre cette part harcelante d'imaginaire qui ressemble à un rêve, qui a pour premier mérite de nous forcer à reconnaître le malformé du monde (...) pour nous conduire tout aussitôt à imaginer un autre monde, dont l'aspect formel et idéalisé nous aide à mieux voir ce qui ne va pas dans l'imparfait où nous vivons."

Alors que ce concept d'utopie, apparu au début du XVI^e siècle sous la plume de Thomas More, désignait "ce qui n'est nulle part", un "non-où", c'est à la fin du XVIII^e siècle, suite à des

évoqueries romanesques et l'influence de la révolution française qu'elle devient possible, concrète, palpable. Ces "utopies qui voient le jour dans notre monde réel", renvoient alors directement à la notion d'hétérotopies proposée par Michel Foucault.

Ces hétérotopies sont des lieux effectifs et réels, existants dans toutes les cultures et capables de juxtaposer plusieurs espaces et temporalités différentes. Elles sont souvent l'endroit de contestation des autres espaces réels majoritaires, ce qui les isole du monde environnant, pour se peupler de personnalités que beaucoup qualifient de "marginales". Des marginaux qui souhaitent alors "dissiper la réalité avec la seule force des illusions", comme le souligne Michel Foucault.

Ces hétérotopies, ce sont les également les Zones Autonomes Temporaires de Hakim Bey, (théorisées dans *Taz* en 1991). Des endroits qui naissent d'envies, de désirs à contre-courant de la pensée majoritaire.

Pour donner vie à notre fiction, nous allons créer un espace se rapprochant d'une zone autonome temporaire, d'une hétérotopie, c'est-à-dire une utopie qui prendra forme dans la vie réelle. Un lieu où le capitalisme, l'individualisme, la société de consommation laissent place à la vie en collectivité, à l'entraide et à la création, avec toutes les difficultés que cela peut également comporter. Car comme le souligne Jean-Claude Carrière, "les mouvements qui l'emportent se heurtent toujours - parfois chez le même individu - aux craintes clandestines qui nous retiennent et qui nous paralysent. Nous sommes faits d'obstacles, que les circonstances révèlent."

A travers cette utopie, nous souhaitons développer des valeurs qui s'incarnaient à la fin des années 60/début des années 70, et qui commencèrent en Amérique avec le Flower Power, pour se propager en France à travers la révolution de Mai 68 jusqu'à s'étendre au monde, notamment avec le Printemps de Prague.

Chacun de ses mouvements révolutionnaires appelait à un changement radical dans le monde, et s'élevait contre la guerre, le capitalisme et la société de consommation, pour prôner des valeurs de paix, de tolérance, d'ouverture au monde et aux autres.

Une époque qui semble aux antipodes de notre monde occidental contemporain : les unions misent en place durement à la fin du XX^e siècle se fissurent (l'Amérique et Israël viennent de quitter l'UNESCO, l'Angleterre de voter le Brexit) ; les régimes d'extrême droite prospèrent ; les médias font la part belle aux conservateurs, à l'image d'Eric Zemmour dénonçant sur le service public (dans l'émission "On n'est pas couché" du 4 Octobre 2014), la déconstruction des années 70 ayant mené à une évolution des droits des femmes, des homosexuels et des étrangers et promettant au monde de se finir dans les ruines, le sang et la souffrance.

C'est ainsi que Jean-Claude Carrière résume la situation :

"Vinrent ensuite -faisons une énumération rapide-, après les premiers attentats baptisés terroristes dès 1968, les ravages des Khmers rouges au Cambodge et de la révolution culturelle en Chine, la montée stupéfiante des intégrismes religieux au Soudan, en Iran, le délire islamique, la guerre expérimentale du Golfe, les massacres ethniques du Rwanda, les atrocités en Sierra Leone, en Côte d'Ivoire, la Yougoslavie devenue "ex" où, après un chaos invraisemblable, nous allâmes bombarder Belgrade et puis l'utopie farouche des talibans d'Afghanistan, le Cachemire déchiré, la Tchétchénie anéantie, les tours abattues à Manhattan, le Pentagone transpercé, l'Irak, l'aggravation constante d'une haine mortelle entre Palestiniens et Israéliens - et tant d'autres raisons de ne plus jamais croire à un possible état "meilleur" du monde."

L'art salvateur, l'art comme lutte, l'art comme acte de résistance. Il apparaissait alors important pour nous de donner vie à une utopie artistique, de nous raccrocher aux valeurs que nous pensions indispensables, afin de donner vie à notre hétérotopie.

Pour peupler cette TAZ, nous allons caster pour les acteurs principaux des artistes capables à la fois de jouer, mais également de créer.

C'est dans un lieu à l'abandon que nous allons placer notre fiction, en donnant vie à des chambres d'hôtel, s'appuyant sur des références visuelles telles les photographies de Jean-Christian Bourcart, de Linda Troeller, de Marie-Ellen Mark, et, bien évidemment, de toutes celles du Chelsea que nous avons pu trouver, avant de se lancer, caméra à l'épaule, dans la découverte de ce monde.

Le film sera alors la trace de cette rencontre artistique.

Car si *Chelsea* ne se veut pas le témoignage de la vie de l'hôtel, il tend par contre à être le récit d'un partage artistique, celui de *l'ici et maintenant* du temps de tournage.

Garder une trace, un témoignage. Car, comme l'ont souligné Hakim Bey et Michel Foucault, ces poches utopiques, dans la société, ne peuvent durer ; tout comme un tournage ne peut s'étendre indéfiniment. A l'image des utopies emplissant les années 70 et qui s'évanouirent bien vite avec la première crise du pétrole en 1973 ou du Chelsea qui ne résista pas à l'épreuve de la finance, tout, tout le temps, est amené à disparaître. Mais chaque expérience laisse une trace, une résonance dans nos vies.

Et *Chelsea* sera l'écho d'une de celle-ci.